

LES ÂMES
DES ENFANTS
ENDORMIS

MIA YUN

LES ÂMES DES ENFANTS ENDORMIS

Roman traduit de l'anglais
par Lucie Modde



VOIR DE PRÈS

Titre original : *House of the Winds*

Éditeur original :

Interlink Books, an imprint of Interlink Publishing Group,
Inc.

© Mia Yun, 2016

Et pour la traduction française :

© Éditions Denoël, 2017

© 2017, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-901096-58-0

Dépôt légal : septembre 2017

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Aux mères et aux filles

« ... on ne voit bien qu'avec le cœur.
L'essentiel est invisible pour les yeux. »

Antoine de SAINT-EXUPÉRY,
Le Petit Prince

La maison du vent

Ne touche pas à tes souvenirs. Si tu commences à les dérouler, tu ne t'arrêteras plus. Ils deviendront vivants. Ne t'obéiront plus. Ton esprit, à sa manière étourdie, ajoute un nouveau détail après l'autre, imaginé ou tout juste retrouvé dans ta mémoire. Tu revois la simple lumière d'après-midi qui brilla un jour sur la main de ta mère et tu lui donnes un aspect spectral. Ici et là, tu trébuches sur des secrets qui n'en étaient pas à l'époque. Tu étais une enfant. Tu voyais sans comprendre. Tu n'avais pas de recul. Tu confondais les poires et les pommes.

Contente-toi d'avoir été l'enfant de ta mère, d'avoir tiré la dernière goutte de lait de seins vidés par le passage de ta sœur et de ton frère avant toi. Ne te demande pas pourquoi tu es l'enfant de ta mère plutôt que celui d'une autre femme.

Pourquoi ton père était ainsi et ce qu'il était. Escroc honteux ou fieffé séducteur, peu importe. Il n'y a que les ancêtres que cela intéresse, eux dont les souvenirs restent intacts jusque dans leurs tombes.

Quand Mère mourut, j'enterrai mes souvenirs avec elle. Mais pas mes rêves. Personne ne peut contrôler ses rêves. Nuit après nuit, je me débattais dans mes rêves. Mes rêves se transformaient en souvenirs. Mes souvenirs en rêves. Nourris par ma peur, ils gagnèrent en puissance et en noirceur, et se mirent à respirer et à souffler en moi. J'étais comme une jeune fille effrayée dont le corps recèle une vie secrète. Je pris une longue bande de tissu et la serrai autour de mon ventre enflé afin que la chose qui s'y logeait meure asphyxiée. Mais, nuit après nuit, mes souvenirs faisaient irruption dans mes rêves. Des rêves qui n'étaient jamais les mêmes, changeants comme la pleine lune qui décroît et le croissant qui s'arrondit à nouveau en un cercle plein.

Une nuit, je les sentis si pleins et vivants que je ne pus les empêcher de se déverser en moi, comme l'eau s'écoule hors du corps prêt à enfanter. Je lâchai prise et me laissai envahir par mes souvenirs ; à ma grande surprise, ils prirent la forme de chansons et de poésie, qui m'ouvrirent à des petites vérités jusqu'alors ignorées. Cette poire que je prenais pour une pomme. Je suis contente que Mère n'ait pas essayé de m'expliquer que c'était une poire. Elle me disait, Voilà, c'est toi qui décides comment tu veux voir et te rappeler ce que tu as devant toi. Elle avait confiance en mes yeux.

Je me tenais avec Mère au milieu du carré de choux ensoleillé, derrière notre petite maison de Séoul. Je sortais tout juste du bain et portais une robe blanche froncée, si bien amidonnée et repassée qu'elle en était rigide comme du carton. Au-dessus des choux vivaces en pleine floraison, un papillon agitait ses ailes de soie blanche, transparentes sous la lumière du soleil.

Mère le montra du doigt et dit que c'était l'esprit d'une petite fille en train de faire la sieste. Les esprits des enfants qui font la sieste partent en expédition sous la forme de papillons.

Le lendemain, le papillon blanc revint. Mère dit que c'était l'esprit égaré d'une petite fille qui ne s'était jamais réveillée de sa sieste. Alors qu'il voletait au-dessus de notre carré de choux, la mère avait maquillé le visage de sa fille. Quand le papillon s'en était retourné pour réintégrer le corps de l'enfant, il n'avait pas reconnu son visage. Il avait vu les lèvres rouges, les sourcils noirs et les joues fardées, et avait pensé s'être trompé d'enfant. Il était resté quelque temps à tourner autour de la petite fille, puis avait battu des ailes et s'était envolé pour de bon. La mère de l'enfant avait pleuré et gémi, en vain. Le papillon blanc voltigea à jamais au-dessus de notre carré de choux par un jour de printemps.

J'eus cette histoire en tête tout ce printemps-là. Je me mis à avoir peur de faire la sieste. Pendant que les autres enfants passaient leurs après-midi

à dormir, leurs esprits visitant les parterres, je pensais au papillon blanc, l'esprit égaré de cette malheureuse petite fille, condamné à errer au-dessus de notre carré de choux.

Quand l'été arriva, cela faisait longtemps que les choux avaient perdu leurs fleurs blanches. Et que le papillon blanc avait disparu. Partout autour de nous, l'été éclatait en couleurs et parfums. Notre parterre débordait de belles-de-nuit, de pourpier à grandes fleurs, de marguerites jaunes, de célosies, d'impatientes et de roses. Sous les fleurs, la terre brune fumait, prenant l'air à la gorge, et les lombrics n'en finissaient pas de tourner sous les racines de sapin pourrissantes.

C'était la plus belle teinte de bleu. Presque lavande. La couleur des volubilis qui s'ouvraient tous les matins à notre fenêtre. Nous les appelions « fleurs en trompette ». Elles passaient l'été à entortiller leurs tiges le long de la grille en fer forgé rouillée, en direction de la gouttière.

Les préférées de Mère étaient les reines-de-la-nuit. Elles s'ouvraient à la fin de longs

après-midi que la chaleur rendait silencieux, à l'heure où le crépuscule envahit tout avec douceur, leur rouge kaki et leur rose vif ruisselant posément sur les toits de tuile. Elles avaient la taille des gongs de bronze coréens et la luxuriance du satin blanc. Plus tard dans la soirée, quand le ciel se transformait en un énorme dôme bleu foncé, elles pâlissaient et devenaient porcelaines teintées de bleu. C'était les fleurs les plus solitaires de toutes. Flottant seules dans la brume nocturne.

C'était toujours au moment où les reines-de-la-nuit étaient grandes ouvertes que les sons assourdis du crépuscule – courses et cris d'enfant, portes s'ouvrant et se refermant – laissaient la place au chant bruyant des criquets et des sauterelles.

Mon frère et moi nous étendions souvent comme des étoiles de mer à même le sol de la véranda, repérant dans le ciel nocturne piqueté d'éclats de diamant Scorpion, Orion et la Grande Ourse. Si nous fixions le ciel assez

longtemps, il nous donnait l'impression de se mettre à tourner. On aurait alors dit un énorme disque argenté, comme celui que font tourner les acrobates au bout d'une tige de bambou. Une des histoires que Mère nous raconta cet été-là concernait un fermier qui n'avait qu'une peur : que le ciel lui tombe sur la tête. Comment l'histoire commençait-elle ? Comme toutes celles que Mère nous racontait : « Il était une fois, du temps où les tigres fumaient la pipe... », et ainsi de suite.

Souvent, les histoires continuaient à vivre dans mes rêves. Je prenais part à ces épopées animées. J'habitais dans leurs huttes et leurs grottes. J'étais le vagabond solitaire allant par-dessus monts, et bois, et fleuves, et mers, pour arriver au paradis. J'étais homme, femme, jeune garçon, jeune fille, enfant, lièvre, oiseau, créature céleste. Je croyais devoir à une chance inouïe de me réveiller tous les matins dans mon lit. J'aurais détesté que Mère devienne

une femme triste et gémissante, pleurant son enfant disparu.

Un soir de cet été-là, sous une pluie bleue, Mère rentra à la maison en poussant précipitamment notre portail bleu layette à la peinture écaillée. Elle devait revenir du marché. Elle portait un filet à provisions en nylon rouge duquel dépassaient des légumes d'été : concombres, échalotes, aubergines. Je la revois, debout sous l'auvent, secouant ses cheveux mouillés dégouttant de pluie, henné noir et brillant. J'entends sa voix résonner dans la pluie du soir bleuté. Sa voix aurait été celle d'un coucou rieur, si les coucous savaient rire. Ce n'est qu'aujourd'hui que je prends la mesure de sa jeunesse. De la vie dans sa voix. De la douce luminescence de sa peau. Plutôt que sa jeunesse, mes yeux d'enfant voyaient son chemisier d'été blanc teinté de rouge par les fleurs sur le devant. Des fleurs qu'elle brodait avec des fils grenat, rouge orangé et rose vif. On aurait dit que son cœur saignait et, pour la première fois, j'eus de la peine